

HABEMUS PAPAM

La salle du pape perdu

Au balcon de la loge des bénédiction, le nouveau pape se fait attendre. La foule, massée en contrebas, place Saint-Pierre, patiente. L'angoisse croît. Le pape n'apparaît toujours pas... Pour tuer le temps, les cardinaux jouent au volley ou prennent des tranquillisants. Le dernier film du réalisateur italien Nanni Moretti, qui sort en Belgique début septembre, interroge l'Église tout autant que la psychanalyse. Mais préfère la parabole au pamphlet.



Le cardinal Melville (Michel Piccoli) est torturé. La charge pontificale que les cardinaux viennent de lui confier est-elle à sa portée ? Le pape douterait-il ? L'onde de choc et d'incrédulité traverse les salons feutrés du Vatican. Le mot d'ordre est absolu : motus. Le monde extérieur ne doit rien savoir de ce qui se trame dans les coulisses.

Et les coulisses, c'est avec délice que le réalisateur italien Nanni Moretti les fait découvrir. L'esthétique du film fera sans aucun doute l'unanimité, tant Moretti sait filmer. Le ballet des cardinaux sur la place Saint-Pierre, soutanes et étoles au vent, les conclaves interminables et la solennité des lieux donnent beaucoup de couleurs à ce film déroutant.

HUIS CLOS ET MONDE EXTÉRIEUR

Si le monde extérieur, lui, s'impatiente et attend la fumée blanche, derrière les murs du Vatican, l'on s'organise.

Le recours à un psychanalyste (interprété par Moretti, qui sait aussi se faire filmer) chargé d'é luder ce blocage papal bouleverse bien des choses. Incapable de faire émerger une solution, il devient finalement prisonnier de la situation et se mue

en « gentil animateur » pour décrier la situation tragi-comique que vivent les cardinaux. Car ce huis clos n'a rien d'écrasant. Pendant que le pape est censé prier dans ses appartements, les cardinaux jouent aux cartes, font du volley-ball ou discutent de leur prise de tranquillisants. Déboussolés, ils s'en remettent aussi au responsable du service de presse.

L'Église institutionnelle s'est bien gardée de critiquer le film, histoire de ne pas lui faire trop de publicité.

Un manipulateur qui arrive à les berner sur la fugue du pape, parti durant trois jours prendre l'air et chercher un nouveau souffle dans le monde extérieur. Comme un appel de Moretti à sortir l'Église de sa tour d'ivoire...

LA CRITIQUE PAR LE COCASSE

L'Église institutionnelle s'est bien gardée de critiquer le film, histoire de ne pas lui

faire trop de publicité. Après l'épisode de *Da Vinci Code* (2006), le Vatican serait-il devenu prudent ?

Ainsi, en avril, lorsque le film sortait déjà en Italie, Radio Vatican soulignait le caractère « très humain » donné au pape Melville. De son côté, Luca Pellegrini (le critique cinéma de *L'Osservatore Romano*) se réjouissait que le film ne fasse preuve « d'aucune ironie et d'aucune caricature ». Il

UNE AVANT-PREMIÈRE L'APPEL

Voir *Habemus Papam* en avant première : c'est ce qu'a proposé *L'appel*, en collaboration avec le cinéma Cameo et Medianimation, ce 2 septembre à Namur. La projection était suivie d'un débat réunissant autour du rédacteur en chef du magazine le neuropsychiatre et psychanalyste Philippe van Meerbeeck et le théologien Arnaud Join-Lambert.

Une occasion pour *L'appel* de rencontrer ses lecteurs et de leur offrir une soirée culturelle plus que particulière. Des échos de cet événement sont évidemment au programme de notre numéro du mois prochain...

MORETTI, L'ATYPIQUE

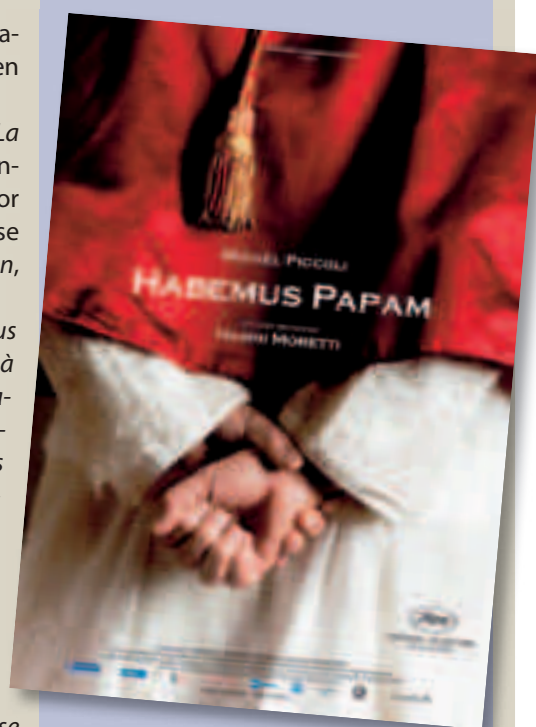
Signant son onzième long métrage, le réalisateur italien trace sa route cinématographique. Même si aucune récompense n'est tombée à Cannes 2011 où le film était en compétition, Moretti n'est pas un inconnu. Dans divers genres.

Avec *Habemus Papam*, il revient sur le thème de l'Église, déjà abordé en 1985 avec *La Messe est finie* (Ours d'argent au festival de Berlin), contant le mal-être et le questionnement spirituel d'un jeune curé dans un quartier populaire. En 2001, la palme d'or de Cannes lui était attribuée pour *La Chambre du fils*, où le thème de la psychanalyse était déjà présent. Plus récemment, il signait une satire politico-sociale *Le Caïman*, (2006) écornant le personnage de Berlusconi.

Un rien iconoclaste, Moretti n'est toutefois pas un pourfendeur. Avec *Habemus Papam*, Moretti explique sa démarche : « J'essaie d'éviter de raconter au public ce à quoi il s'attend. Je n'aime pas faire de clin d'œil au spectateur en le renvoyant à l'actualité. C'est une histoire inventée : mon film raconte mon Vatican, mon conclave, mes cardinaux. J'ai raconté à ma manière un monde bien précis, qui est celui du Vatican. Mais je pense que les thèmes du film et l'angoisse du personnage principal peuvent concerner également d'autres réalités, d'autres mondes, et toucher des spectateurs très éloignés des personnages que je mets en scène. »

Lorsqu'on lui demande s'il est plus critique vis-à-vis de la psychanalyse que de l'Église, il répond : « Dans mes films, je me suis moqué de la gauche, de ma génération (lorsque j'avais vingt ans, puis trente, puis quarante...), je me suis moqué du rapport entre parents et enfants, de mon milieu social, de l'école, du monde du cinéma. Dans *Journal intime*, je me suis même moqué d'un cancer que j'ai eu il y a vingt ans. Je pense qu'il est permis de se moquer également de la psychanalyse. »

St.G.



est vrai que celui-ci n'aborde pas la problématique de la foi en elle-même.

Preuve sans doute que le film ne vaut certainement pas un bûcher. Finalement, Moretti hésite autant que son personnage Melville à aller jusqu'au bout de son propos. À ceux qui auraient espéré une critique plus acerbe de l'institution, il paraîtra tiède, voire inoffensif, ne remettant pas en cause le pouvoir des cardinaux. Les catholiques plus fervents, par contre, y décelent sans doute quelques irrévérences.

Les scènes cocasses sont attendrissantes. Les cardinaux, omniprésents à l'écran, sont finalement « hors champ » par rapport au monde. Attachants, mais déphasés, leur visage humain se découvre lentement. Moretti gratte donc le stuc des fresques du Vatican et effiloche les robes brodées des pères conciliaires. Il désacralise aussi le mode d'élection du pape. Pris par le doute de s'être trompés dans leur choix, les cardinaux auraient-ils été mal inspirés par l'Esprit ? Dans cette élection, tout compte fait assez « humaine », l'Esprit souffle comme il peut. Mais Moretti ne lance pas de pamphlet, il parle en parabole.

SINCÉRITÉ ET COURAGE

Oscillant entre registre grotesque et réaliste, l'on s'amuse. Les accents vaudevillesques (parfois longs, comme la partie



IRRÉVÉRENCE.

Moretti initie les cardinaux au football. Ça ne mérite pas le bûcher...

de volley) tranchent nettement avec le sérieux de la démarche du pape Melville. Lui, il cherche réellement. Il veut être sincère, au risque d'ébranler le déroulement des fastueuses cérémonies.

Sa fugue est d'abord une quête de vérité, ainsi qu'un retour dans des souvenirs qui l'aideront à discerner la voie à suivre. Et si son amour du théâtre resurgit à la surface de cette fuite introspective, il sait que sur ces planches-là on ne triche pas. L'acteur ne peut être que vrai et sincère. Sans fastes et rôle obligé...

Dans ce film, « l'enjeu est la recherche de la vérité et du courage qu'il faut pour pouvoir la dire », analysait le père Virgilio Fantuzzi, critique cinéma à la revue jésuite italienne *Civiltà Cattolica*. Pour lui, la chute du film n'est pas pessimiste, malgré l'attitude adoptée par Melville. « Ceux qui auraient voulu entendre de ses lèvres un mensonge consolatoire sont perdants », concluait-il.

Stephan GRAWEZ

Silence, on vote

Réunis en conclave, les cardinaux prient intensément pour NE PAS devenir pape. Mais ils s'accordent à penser que cette fonction ne peut pas se refuser. Cauchemardesque dilemme...

Le 19 avril 2005, après avoir accepté son élection, Benoît XVI se dirige vers une petite pièce attenante à la chapelle Sixtine, dite « la chambre des larmes ». Là, le pape se recueille et se laisse aller à ses émotions. Il prend conscience de l'immensité de la tâche qui l'attend. Le cardinal Ratzinger, comme les autres cardinaux, avait pourtant prié pour ne pas être élu. Il dira à des compatriotes : « *Quand lentement, le déroulement du scrutin m'a fait comprendre que la guillotine s'approchait, j'ai demandé au Seigneur de m'épargner ce sort...* »

Devenir pape ? Oui, mais en tremblant. « *Une grande tempête est sur moi* », déclarait le cardinal Luciani à peine élu le 26 août 1978, sous le nom de Jean-Paul I^{er}. « *Ça serait un cauchemar. Personne ne fait campagne pour ça* », déclarait à la fin du mois de juin dernier le cardinal Ouellet (Québec), papabile à la mort de Jean-Paul II (et encore aujourd'hui).

UN PAPE N'ARRIVE PAS PAR HASARD

Il n'empêche : l'élection d'un pape ne tient

pas du hasard. Condamnés au silence absolu dès le début du conclave, les cardinaux s'informent et mûrissent leur choix avant son ouverture officielle. Quel homme et surtout quel programme soutenir? Réformer la Curie, faire davantage confiance aux femmes, affronter le scandale des prêtres pédophiles... Pour tout cela, faut-il un pape moins autoritaire qui encouragerait le dialogue dans l'Église? Et comment avancer dans la réconciliation des Églises, quel rapport entretenir avec le monde moderne?

Les tendances s'opposent et les rapports de force existent bel et bien. Mais, vu le silence imposé au conclave, on ne peut en parler qu'au conditionnel.

Joseph Ratzinger, l'un des deux seuls cardinaux ayant participé au précédent conclave et proche de Jean Paul II, apparaissait comme un favori, malgré son âge et sa réputation de conservateur. Lors de l'ouverture du conclave qui devait l'élire, le cardinal Ratzinger avait développé un programme (bien qu'il ne fût pas présenté comme tel) dénonçant le recul des valeurs chrétiennes en ces temps de bouleversements et, plus politiquement, «l'incapacité de l'Europe à assumer ses valeurs chrétiennes».

Il avait un concurrent, le cardinal Martini (Milan), soutenu par l'aile libérale, mais atteint par la maladie de Parkinson. C'est le cardinal Jorge Mario Bergoglio (Buenos Aires), un jésuite de 68 ans, humble et engagé dans le combat social, qui serait apparu comme le véritable challenger de Ratzinger. Au vu des résultats successifs, les cardinaux se seraient finalement rangés vers une candidature d'unité. Les cardinaux ont tendance, au fur et à mesure des tours de scrutin, de se ranger derrière le candidat donné comme étant le mieux placé, constatent les historiens, préférant le consensus à un affrontement dans la durée.

QU'ARRIVE-T-IL À L'ÉGLISE D'AUJOURD'HUI?

Curieusement, Nanni Moretti, le réalisateur d'*Habemus papam*, en appelle à la psychanalyse pour tenter de sortir le futur pape qui vient d'être élu de sa crise d'angoisse. Mais la question est-elle seulement psychologique? Une seule petite phrase du cardinal, dans le film de Nanni Moretti, fait allusion à l'état actuel de l'Église catholique: «Depuis un certain temps, notre Église a quelques difficultés à

comprendre les choses. Nous avons eu peur d'admettre nos fautes.»

«*Devenir pape, ce n'est pas seulement gérer l'état pontifical, une administration modeste de quelque trois mille employés. Le pape est aussi le premier responsable de plus d'un milliard de croyants. Or, malgré Vatican II, qui a voulu mettre plus de collégialité dans l'institution, le pouvoir du Vatican n'a cessé de croître*, explique Isabelle de Gaulmyn, journaliste au quotidien français *La Croix*. *Aujourd'hui, la barque est pleine. Et le Vatican reste l'une des dernières "monarchie élective" du monde.*

Malgré Vatican II, qui a voulu mettre plus de collégialité dans l'institution, le pouvoir du Vatican n'a cessé de croître.

Depuis que les papes ne disposent plus que d'un état symbolique, la papauté s'est octroyée un pouvoir nouveau. Pour se réserver une capacité d'arbitrage ou de condamnation doctrinale, elle a proclamé le dogme de l'infaillibilité pontificale à Vatican I (1870). Elle a aussi déployé des moyens, notamment les encycliques, pour dire «le vrai» sur les questions de foi et de société. «Catholique» est devenu synonyme de «romain». Par ailleurs, est-ce un hasard si presque tous les papes du dernier siècle ont un dossier de canonisation en cours?

Parmi les grandes questions auxquelles est confrontée l'Église catholique, le rôle du pape est de première importance. Ainsi, explique le jésuite et théologien français Joseph Moingt, «la papauté efface l'autorité propre au Concile du fait de s'arroger le privilège de signer toutes ses déclarations, qui ne deviennent vérité de foi qu'en passant par la parole du pape». On a vu à Vatican II le pape retirer aux Pères conciliaires le droit de légiférer sur la question de la contraception. De même, la pondération du pouvoir pontifical par la collégialité épiscopale, voulue par Vatican II, est pratiquement vidée de ses applications «du fait que les synodes laissent au pape la responsabilité de conclure leurs débats».

C'EST GRAVE, DOCTEUR FREUD?

Un peu plus de quarante ans après Vatican II, l'Église semble perdre pied, au moins en Europe : manque de clergé, baisse de la pratique religieuse, perte de confiance, à l'intérieur comme à l'extérieur. Certains pensent que ce n'est qu'une question de temps. L'Église aurait seulement du mal à s'adapter au rythme de son époque.

Et si c'était plus grave, se demande Isabelle de Gaulmyn? «*Ce qui fait souffrir les catholiques (car il y a une véritable souffrance), c'est le fossé qui existe entre l'Église telle qu'ils la vivent, la foi telle qu'ils la pratiquent, et l'image de cette Église et de cette foi à l'extérieur, dans le monde.*»

La visibilité actuelle de l'Église est largement liée à sa structure hiérarchique et cléricale. Celle-ci a perdu beaucoup de sa crédibilité alors que beaucoup de communautés chrétiennes sont dynamiques et inventives. L'espoir ne serait-il pas que des laïcs prennent de plus en plus de responsabilités dans l'Église? Étant plus près de la vie réelle, ils donneraient de celle-ci un visage moins centré sur le culte et plus soucieux d'une vie quotidienne inspirée par les valeurs évangéliques...

Christian VAN ROMPAEY



EUPHORIE AU VATICAN.

La visibilité de l'Église est largement liée à sa structure hiérarchique.

Isabelle de GAULMYN, Paulin POUCCOUTA, Paul SCOLAS & Armand VEILLEUX, *Qu'arrive-t-il à l'Église d'aujourd'hui?* Quatre conférences organisées par la faculté de théologie de l'UCL et la fondation Sedes Sapientiae (2011), Collection Trajectoires n° 23, 2011. Prix: 16 € -10% = 14,40 €.

Joseph MOINGT, Karim MAHMOUD-VINTAM, Lucienne GOUGUENHEIM, *Croire quand même. Livres entretiens sur le présent et le futur du catholicisme*, Paris, Temps présent (collection Semeurs d'avenir), novembre 2010. Prix: 19 € -10% = 17,10 €.